



Un des tigres se jetait sur le cheval de Steadily.

— Je vous remercie sincèrement, d'avoir empêché ce vaurien de me tuer.

— C'était mon devoir. Puis-je vous demander quelque chose ?

— Assurément !

— Si le propriétaire du diamant veut le vendre ici, je me recommande, car j'ai déjà délibéré à ce sujet avec plusieurs négociants.

— Je le lui dirai, fit le Rossai. Et, s'adressant à Potard, qui restait pétrifié :

— Attends-moi dans l'hôtel chinois.

— Tu viendras ?

— Oui, car je te pardonne tout. Il doit être pénible de perdre tant de millions, et dans ces moments, l'on ne doit pas savoir ce qu'on fait.

— Voilà qui est bien ! s'écria Potard, s'avançant vers le Rossai.

— Au large ! fit celui-ci, et il quitta la pièce, et ensuite le logis du commerçant chinois. Il marcha avec précipitation.

Il aurait voulu avoir des ailes pour arriver plus vite à l'hôtel. Il était fier de ce qu'il venait de faire et ne songea pas un moment à conserver la pierre.

Il s'occupait de la réception qui lui feraient ses amis, lorsqu'il leur raconterait son aventure et remettrait la pierre à Taupin.

À l'hôtel, il trouva tout le monde à table.

Leurs recherches avaient été vaines, et ils avaient résolu de dîner vivement, afin de reprendre leurs démarches.

On l'accueillit donc avec joie.

— En voilà des mauvaises manières, fit Taupin. Au lieu de me prévenir de ton intention d'aller visiter seul Batavia !

— Je n'en ai pas eu le temps, fut la réponse. Je n'avais nullement envie de visiter la ville, j'avais un tout autre objectif. Vous ne devinerez jamais lequel.

— Je m'en doute.

— C'était un homme.

— Cela n'éclaircit rien.

— Nous le connaissons tous.

— Ici, à Batavia ?

— Un Européen !

— Il y en a tant à Batavia. Mais je n'en connais aucun.

— Mais si !

— Je donne ma langue au chien, fit Taupin.

— Et il nous a accompagné au pôle !

— Plus fort encore. Ce ne peut être que Potard, fit Limiet.

— Tu l'as nommé, fit le Rossai.

— Tu as vu Potard ! s'écria Taupin, en se levant brusquement.

— Tu l'entends !

— Tu as couru à ses trousses ?

— Oui.

— Et tu l'as fait arrêter ?

— Non !

— Tu ne l'as pas fait arrêter ? Mais, Rossai, qu'as-tu eu en tête ?

— Garde ton calme et je te dirai ce qui s'est passé.

Et il raconta tout ce qui s'était passé depuis qu'il avait quitté Taupin pour se mettre à la poursuite de Potard.

— Et voici la pierre de la vieille dame jaune ! conclut-il.

Il sortit la pierre de la boîte.

Un cri d'admiration échappa à tous les assistants, sauf à Taupin, qui ne savait proférer un mot.

Les idées dansaient une véritable sarabande dans sa tête. Il ne parvenait pas à en saisir une.

— Jamais je n'ai jamais vu pareil diamant, fit Mister Steadily, après avoir considéré le diamant sous toutes ses faces. Il ne faut pas vendre cette magnifique chose aux négociants chinois d'ici, car tu y perdras la moitié, Taupin, j'ai une proposition à te faire.

Enfin, il fut possible à Taupin d'articuler à nouveau.

Il se leva et alla embrasser le Rossai.

— Je te remercie ! fit-il. Je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi. Tu ne te bornes pas à me rendre le trésor, mais, par la même occasion tu prouves que le temple a existé et que j'ai dit la vérité ! Jamais je n'oublierai cela.

Et, s'adressant à ses amis :

— Vous voyez bien, à présent, que le temple Aucklandais a existé. Vous en avez douté, et cela m'a rendu bien malheureux.

— Auras-tu la bonté de me prêter un moment d'attention, fit Mr. Steadily.

— Pardonnez-moi, Monsieur, la joie inespérée...

Un moment, j'ai cru mourir d'émotion... Il me semble que mon cœur allait s'échapper de ma poitrine. Je n'ai pas eu tant de bonheur en enlevant la pierre, qu'en ce moment. Dites à présent ce que vous désirez de moi. Vous savez fort bien que je me conformerai à votre conseil...

— J'ai à te faire une proposition, fit Steadily. J'ai dit, et je le répète, que tu ferais une bêtise en laissant la pierre aux mains des Chinois, qui l'escroqueraient au moins deux millions. Je veux t'acheter la pierre.

— Bien, Monsieur.

— Il m'est naturellement impossible de te payer à présent. Mais je te donnerai quelques milliers de francs d'avance, et à Londres, où nous ferons examiner la pierre, je t'en donnerai la pleine valeur. D'accord ?

— Inutile d'insister, Monsieur, et de demander encore cela.

— Bien. C'est conclu. Ce sera un beau présent de noces pour miss Victoria.

— En ce cas, commence par me donner dix mille francs pour Potard, fit le Rossai.

— Vous n'allez pas donner de l'argent à cet individu, s'écria Limiet. Il n'y manquerait plus que cela. Il a volé Taupin et a voulu t'assassiner.

— Je l'ai promis.

— Le meurtrier ! s'écria Jeannot. Nous devrions le faire arrêter.

— Le Rossai lui a promis de l'argent, il faut que nous le lui donnions. Je suis en possession de mon trésor, et cela ne vient pas à dix mille francs près. Si Mr Steadily partage ma manière de voir, le Rossai ira porter les dix mille francs à Potard.

— La promesse de Rossai te lie, fit le lord.

— Dès que j'aurai fini de dîner, et que j'aurai l'argent, j'irai, fit le Rossai.

— Je t'accompagne, fit Jeannot. C'est un individu dangereux, tu ne peux y aller seul.

— Je t'accompagne également, fit Limiet, Jeannot a raison. L'on peut s'attendre à tout de la part d'un vaurien acculé.

— Quant à moi, je reste ici, fit Taupin. En voyant le vaurien, il me serait impossible de me maîtriser. Il m'a trop fait souffrir...

— Dès que nous aurons achevé de dîner, fit Steadily, je te donnerai l'argent. Combien te faut-il au surplus, monsieur Taupin ?

— Quelques centaines de francs, Monsieur, pour acheter l'une et l'autre chose pour les amis et moi. Je désire rester à votre service jusqu'à notre retour en Angleterre. Je crois que c'est la meilleure solution.

— Comme tu veux.

Une heure ou deux après, Limiet, le Rossai et Jeannot pénétrèrent dans l'hôtel chinois, et y rencontrèrent Paul Potard, qui désespérait de jamais revoir le Rossai.

— Voilà dix mille francs, fit ce dernier, et il plaça une liasse de billets de banque sur la table, devant le chimiste. Tu vois que nous sommes plus honnêtes que toi.

— Dix mille francs ! Je te remercie, mais il faut encore que je vous demande quelque chose. J'espérais voir également Taupin...

— Tu peux t'estimer heureux qu'il ne nous ait pas accompagnés... Il t'aurait étranglé de ses propres mains.

— Pourtant, j'ai une prière à lui adresser. Je le supplie de ne pas publier en Europe ce qui est advenu du diamant. Un moment, j'ai cédé aux sollicitations du mal, je suis devenu un voleur mais à présent j'ai le plus grand remord de ce que j'ai fait. Je voudrais pouvoir revenir en France la tête haute. Le lui demanderez-vous ?

— Oui.

— Adieu donc.

— Il est regrettable, fit le Rossai, que tu aies fait un pareil vol. Sinon, tous les voyageurs polaires auraient pu renouveler leur association.

Et il lui tendit la main.

— Au revoir, fit-il.

Potard lui serra vigoureusement la main.

Jeannot suivit l'exemple de son compagnon. Il lui était impossible de se séparer comme d'un étranger de celui qui avait partagé avec lui tant de dangers et de souffrances.

Mais Limiet n'était pas si facile à remuer.

— Adieu, fit-il d'un ton bref, en tournant le dos au chimiste qui lui tendait la main.

Ils quittèrent l'hôtel...

Steadily avait remis deux mille francs à Taupin, en dehors des dix mille de Potard.

L'Anglais se trouvait dans sa chambre, et parcourait quelques journaux.

Taupin frappa à la porte et entra.

— Pardonnez-moi, Monsieur, fit-il, mais nous avons encore à terminer une affaire.

— Et comment ?

— J'ai à vous payer six cents quarante-deux francs, et soixante dix-sept centimes.

— A moi ?

— Parfaitement !

Le domestique prit un carnet dans sa poche, et montra une page couverte de chiffres.

— Vous verrez que le compte y est, fit-il.

Mr. Steadily prit le carnet et lut :

« Amendes encourues par Taupin, du chef de retards dans l'accomplissement de son service. »

Suivaient une masse de chiffres, avec indication des jours et heures où le retard s'était produit.

Le lord, à diverses reprises, regarda alternativement le domestique et le carnet. Il avait donc trouvé son maître !

Taupin était encore plus bégmatique que le lord !

Steadily lui rendit le livret, et dit d'un ton sec :

— C'est exact...

Il accepta l'argent et le mit dans sa poche.

Taupin s'inclina et quitta la chambre.

Ce qui se passa à Bangkok.

— Demain, fit Mr. Steadily, nous quittons Batavia, mais nous ne nous rendons pas immédiatement en Europe.

Et, voyant les figures altérées de ses amis, il ajouta :

— Je ne puis aller à Londres sans toucher Bangkok, la capitale du Siam. Le voyage s'en trouvera allongé, c'est pourquoi je vous avertis tous.

Ce fut Limiet qui prit la parole.

— De la sorte, en voguant d'une ville à l'autre, et en nous écartant de notre route pour des semaines et des semaines, nous n'arriverons jamais en Belgique. J'aime beaucoup les voyages, mais j'ai des devoirs envers Jeannot, moi, et je dois vous prévenir que là-bas une malheureuse mère pleure son enfant, qu'elle croit mort peut-être.

— Ne lui avez-vous pas télégraphié ?

— Assurément ! Mais elle en a reçu tant de moi qu'elle a peut-être cessé d'y ajouter foi.

— Si vous le désirez, vous pouvez quitter Batavia par le premier paquebot en partance. Je ne puis obliger un seul d'entre vous à m'accompagner à Bangkok.

Un silence suivit.

Limiet regarda Jeannot d'un air interrogateur.

Jeannot fixa le Rossai comme pour demander conseil.

Taupin rompit le premier le silence.

— Puis-je vous demander, Monsieur, de combien notre voyage en sera allongé ?

— D'un mois.

— Cela n'est pas tant !

— Je n'ai pas l'habitude de confier mes affaires à des étrangers,

mais cette fois je veux faire exception à ce principe. Parmi les lettres et les télégrammes que j'ai reçu à Batavia, il s'en trouve un de miss Victoria Donsdeele. Elle me fait savoir qu'un frère de son père est ministre à Bangkok et me prie de lui rendre visite. Je n'ai qu'à obéir. Je puis vous assurer que je ne demanderais pas mieux de poursuivre ma route vers Londres, pour y épouser miss Victoria, mais vous comprendrez que je ne puis qu'accéder à son désir.

— Nous vous accompagnons à Bangkok fit Jeannot, qui, comprenait que l'Anglais, sans vouloir le dire clairement, aimait leur société, après tout ce qu'ils avaient rencontré et vécu ensemble.

-- Si Jeannot parle ainsi, je n'ai plus rien à dire, fit Limiet.

— Et au plus de pays que nous visitons, au mieux, quant à moi ! fit le Rossai.

— Nous irons donc à Bangkok, fit Taupin.

Le lendemain, le *Victoria* quittait Batavia, pénétra sans encombre dans le golfe de Siam, et mouilla devant la capitale de cet état d'Asie.

Bangkok, dont le nom peut être traduit par : « la cité des arbres fruitiers sauvages » est une ville très intéressante. Elle se trouve à trente kilomètres de la mer, sur un fleuve qui s'appelle le Mé-nam.

Ce fleuve atteint à cet endroit une largeur de quelques 400 mètres, et la ville se trouve disséminée sur une grande quantité d'îles coupées de canaux.

L'aspect en est très pittoresque. De nombreuses coupoles et tours se dressent dans les airs, et la plupart des temples sont entourés de superbes parcs.

La ville même se trouve sur la rive gauche du Mé-nam, et est entourée d'un mur, de dix mètres de haut, pourvu de créneaux et flanqué de tours, qui lui donne l'aspect d'une véritable forteresse.

Comme à Venise, la circulation des canaux avait lieu dans des gondoles. Actuellement, il y a des voitures de place et même un tramway.

Une grande partie de la population habite des maisons construites dans la rivière, sur des flottes de bamboux, amarrés à de solides pieux.

Les palais sont édifiés en style chinois. Le palais du roi, sous l'influence de l'Europe, est séparé des autres palais par un mur, long de treize cents mètres.

Dans ce palais, en dehors des appartements du roi et de la reine, se trouvent une bibliothèque, une salle du trône, un atelier, un tir à la cible, deux temples, des écuries spacieuses pour éléphants et chevaux, des habitations pour les courtisans.

Dans les temples se trouvent des collections de grande valeur, notamment des Boudhas précieux. La population, de près de six

cent mille âmes, est composée, pour la moitié, de Chinois, pour un tiers de Siamois, et, pour le reste de Birmans, de Malais, etc.

Il y a également des Européens, qui habitent un quartier isolé.

Depuis l'ouverture du port de Bangkok aux vapeurs étrangers, l'industrie a fortement périclité.

Il y a de nombreux moulins à riz, des scieries, et des chantiers pour la construction de navires.

Le commerce gagne constamment en importance.

L'on y importe de la cotonnade, du verre, du fer, des machines, du pétrole, et des allumettes (en majeure partie de Hongkong et de Singapore) ; vers ces ports, l'on exporte du bois de teck, du riz, des bestiaux, du poivre.

Des bâtiments de plus de mille tonnes ne peuvent remonter le fleuve jusque devant la ville.

Au nord de Bangkok, sur une montagne, se trouve un lieu de pèlerinage célèbre, le Phrabat, qui comprend notamment un couvent entouré de plusieurs murs.

Dans une tour dorée, dont le sol est recouvert de plaques d'argent, se trouve, derrière une grille d'argent fin, l'impression du pied de Bouddha.

Au fond se dresse une statue de ce dieu, haute de deux mètres, sous un dais d'or pur, incrusté de pierres précieuses.

Dès son arrivée à Bangkok, lord Steadily s'était rendu, muni d'une lettre de miss Victoria, auprès de l'oncle de celle-ci.

William Donsdeele, comme s'appelait l'Anglais, avait acquis une grande réputation d'homme d'état, et avait même fait partie une couple de fois, d'un ministère.

De sorte que le roi de Siam, que désirait réorganiser ses états à l'anglaise, lui avait offert, moyennant une rétribution princière, d'être son premier ministre.

L'Anglais avait accepté cette proposition et avait su faire de telles réformes, que le roi du Siam l'avait accablé de cadeaux et de bienfaits et lorsque son terme fut expiré — Donsdeele ne s'était engagé que pour trois ans — le roi doubla le traitement de son ministre, afin de conserver, celui-ci.

Il se conçoit que l'Anglais avait une influence prépondérante sur le roi.

Steadily fut excessivement bien reçu par le Ministre qui l'invita à passer une couple de jours dans son palais.

Cette invitation s'adressait également aux compagnons du lord, si bien que Jeannot, Rossai, Taupin et Limiet s'installèrent également dans le palais.

William Donsdeele donna un grand banquet en l'honneur de celui qui avait découvert le pôle sud, et le roi du Siam y parut.

Le roi se montra charmant envers le lord et ses camarades et, vers la fin du repas, il les invita à participer à une chasse, qui aurait lieu, deux jours après, aux environs de la ville.

— Serait-ce une chasse au lièvre ? demanda Taupin.

— Je suppose, opina Limiet, qu'il s'agit au contraire de gros et de très gros gibier. L'on chasse beaucoup le tigre, par ici !

— Voilà qui va faire l'affaire de Taupin, intervint le Rossai. Il n'a qu'à prendre les tigres à la gorge, et il les étrangle comme de vulgaires lapins de garenne.

— Mon Dieu, répondit le domestique, je n'y tiendrais guère à participer à une pareille chasse. Quand vous avez eu une aventure avec de tels animaux, vous savez ce qu'ils valent.

— Il n'y aura pas le moindre danger, sans nul doute, fit Limiet. Puisque le roi est de la partie, les invités seront bien gardés.

— Sans doute !

— D'ailleurs, nul ne dit qu'il s'agit de chasser le tigre. Il y a d'autre gibier encore. Si je me souviens bien, j'ai lu qu'au Siam il y avait encore de beaux petits animaux, notamment des buffles sauvages, des rhinocéros, des éléphants !

— Ces derniers ne m'inspirent aucune inquiétude, fit à son tour Jeannot. Quand on a vu de près ceux du pôle sud, les plus terribles de ceux d'ici sont de petits agneaux.

Accompagnés d'une longue suite de courtisans siamois, les étrangers furent admis à visiter la ville et notamment le temple de Phrabat.

— L'on dirait, fit Limiet, qu'il ne regarde pas aux pierres précieuses, ici. Regardez-moi ce dais ! L'or est tout incrusté de pierreries ! Comme cela jette de feux !

— Bah ! fit Taupin, cela n'en vaut pas la peine. Si vous aviez vu le temple des Aucklandais, vous ne gratifieriez cette exposition que d'un regard blasé !

— C'est exagéré, cela !

— Nullement. Dans le souterrain des Targomindabs, il y avait assez de pierres précieuses pour orner cent de ces dais, et assez d'or pour en fabriquer cent ! D'ailleurs, le plus grand des diamants d'ici n'a pas le sixième du mien !

— A propos, où est-il, le tien ?

— A bord du *Victoria*, et si bien caché que nul ne l'y découvrirait !

— Pourtant, je ne le laisserais pas là !

— Et pourquoi ?

— L'on ne sait jamais ce qui peut arriver !

— Qu'en ferais-tu, toi ?

— L'emporter partout, sur moi.

— Non, non ! Il vaut mieux qu'il soit à bord. D'ailleurs Mr.

Steadily s'en porte garant.

— Il faut aller voir chaque jour si la pierre est encore en place. Taupin regarda Limiet d'un air interrogateur.

— As-tu des raisons pour croire que la pierre n'est pas en sûreté à bord ?

— Mais non ! Mais je sais que la prudence est mère de sûreté, et des diamants ! Tu ne peux saurais trop prendre de précautions.

— Je suivrai ton conseil ! J'irai m'assurer, chaque jour, si mes millions sont encore en sûreté.

— Si tu le désires, je t'accompagnerai !

— Accepté !

Dans le courant de l'après-midi, les deux hommes se rendirent à bord du *Victoria*.

Était-ce la curiosité qui incitait Limiet, lorsqu'il poussait Taupin à aller examiner son trésor ?

Avait-il un autre but ?

En tout cas, il suivit Taupin sur les talons, lorsque celui-ci se rendit dans la cabine de Mr. Steadily, où, après avoir verrouillé la porte, il s'agenouilla sur le sol, devant le lit. Puis il releva celui-ci si bien qu'il se trouvait comme appliqué contre le mur.

Sous le lit se trouvait une plinte en bois, qui courait tout autour de la cabine. Sous le lit, Taupin l'éloigna avec beaucoup de peine.

Dans le mur, derrière la plinte, ils virent alors une petite ouverture, tout juste assez grande pour contenir la boîte renfermant le précieux diamant.

Taupin la sortit de l'orifice et tendit la merveilleuse pierre à Limiet qui s'était également agenouillé.

— Tu vois bien que ce petit vaurien peut sommeiller tranquillement ici, fit-il. Qui viendrait le chercher ici ?... Personne, n'est-ce pas ?... Le trouves-tu encore nécessaire, que je vienne voir journellement si le trésor s'y trouve encore ?

— Non, répondit Limiet, cela est totalement inutile... Tu peux dormir sur les deux oreillers.

— Je voudrais bien le voir ! s'écria Taupin.

— Quoi donc ?

— Que je dorme sur les deux oreilles ! Je n'ai jamais réussi qu'à dormir sur l'une d'elles.

Il glissa la boîte dans la cavité, remplaça la plinte, au moyen d'un marteau, et remit le lit en place.

Et Taupin, accompagné de Limiet, quitta le yacht.

Mr Steadily avait demandé au ministre de faire en sorte que la chasse put avoir lieu la nuit, parce qu'il avait envie de tuer un couple de tigres en embuscade.

La réponse fut décisive.

— La chose est totalement impossible, répliqua William Donsdeele, parce que le roi prend part à la chasse. Depuis que les coutumes européennes sont introduites dans le pays, il est défendu au roi de faire quoi que ce soit qui puisse mettre ses jours en danger... Il lui est donc défendu de quitter son palais, après le coucher du soleil.

— Ah ! fit le lord. Le roi s'apercevra donc que toutes les mœurs importées d'Europe ne sont pas également sensées, et qu'il y en a de stupides également ! Il a perdu sa liberté en voulant goûter de la civilisation !

— La chose est pourtant nécessaire, répliqua le ministre. Jadis, le roi se risquait de temps à autre, la nuit, hors de son palais. Or, il a plus à craindre de ses sujets sauvages que des animaux sauvages !... La population est mêlée et cela rend nécessaire d'entourer la personne du roi d'une surveillance sévère.

— C'est donc partout la même chose !... Il est donc partout dangereux de porter la couronne.

— C'est le revers de la grandeur et de la puissance. Vous comprendrez donc, mon cher lord, qu'il m'est impossible d'organiser une chasse de nuit, à moins que vous ne puissiez prolonger d'une couple de jours votre séjour à Bangkok. Je pourrais alors organiser une chasse au tigre, dans mes domaines, sans le roi, et en l'absence de celui-ci, nous pourrions agir à notre guise.

— Non, répartit Steadily, dès après-demain, je reprends la mer. Vous comprenez que je désire ardemment revenir au plus tôt à Londres, où votre chère nièce m'attend pour m'épouser.

— Je le comprends aisément, et je vous sais d'autant plus gré d'avoir interrompu votre voyage, uniquement pour venir me dire bonjour de la part de Victoria. Peut-être viendrez vous ici quelques jours, après votre mariage, par exemple, au cours de votre voyage de noces, et à cette occasion nous pourrions tuer quelques tigres. Pouvez-vous me le promettre formellement ? Il vous est indifférent où vous alliez, dans votre wedding-trip ?

— Le Siam est assez éloigné. Bah ! Je n'y vois nul inconvénient. Si Victoria est de mon avis, vous nous verrez à Bangkok, l'année prochaine.

— Vous me feriez un immense plaisir, car voilà des années que je n'ai plus vu ma nièce. Elle était encore petite fille au moment où j'ai quitté l'Angleterre. Donc, demain dès l'aube, vous serez prêt, équipé de pied en cap, n'est-ce pas, mon cher lord ? Je m'occuperai des cheveux et des armes.

— Une chasse au tigre, à cheval, doit pourtant présenter quelque danger ?

— Assurément. Il y a lieu d'être prudent. Il ne faut pas

S'écarter du gros de la troupe, ne pas poursuivre seul le fauve, et ne tirer qu'à coup sûr.

— Mais en ce cas, le roi court des dangers, lui aussi ?

— Peu. D'abord, le prince ne montera pas à cheval... il nous suivra, monté sur un éléphant, où l'accompagneront trois officiers éprouvés, qui donneraient avec plaisir leur vie pour sauver celle du roi. De plus, il est accompagné de toute une meute de serviteurs.

— Pareille chasse doit présenter peu d'attraits. C'est comme s'il se trouvait dans un château-fort.

— On est roi ou on le n'est pas.

— Je préfère, en ce cas, être Steadily que roi du Siam.

— Je m'en doute !

Les amis du lord furent avertis que dès le lendemain, à l'aube, un cheval et des armes leur seraient réservés, pour qu'ils puissent prendre part à la chasse.

Limiet ne tarissait pas... ce qu'il se promettait de plaisir de cette chasse.

— Dès mon arrivée au Congo j'aurais voulu participer à une pareille chasse... mais l'occasion m'a chaque fois fait défaut... Quelle sensation ! Etre en présence du puissant félin ! Je ne donnerais pas la journée de demain pour un sac d'or. Je suis persuadé que de ma main j'abattraï un tigre !..

— Prends garde qu'au lieu de mordre la poussière, le fauve ne te morde, toi ! ricana Taupin.

— C'est à cause du danger que cette chasse a de l'attrait !

D'ordinaire, le sort vous réserve un mauvais tour, lorsque l'on soupire si vivement après une chose, comme Limiet le faisait, pour cette chasse.

Ce fut d'ailleurs le cas pour le détective.

Dans le courant de l'après midi, il voulut grimper vivement l'escalier du palais, glissa, et se foudra le pied droit.

Cela lui occasionna non seulement une forte douleur, — car le malheureux Holmes faisait de fort laides grimaces, — mais cela causa plus de chagrin que la douleur physique. Il gémissait comme un enfant de ne pouvoir participer à la chasse.

Le lendemain matin, Limiet ne put, pour ainsi dire, pas bouger, et il dut rester étendu dans son lit, tandis que les autres se préparaient à aller tuer le plus de tigres possible, sous les yeux du roi de Siam.

Il est impossible de se figurer mine plus déconfite que celle de Limiet.

Avant leur départ, les camarades vinrent lui serrer la main, et le plainquirent sincèrement.

C'est là une des habitudes des hommes... Quand un de leurs semblables a du chagrin, ils veulent le consoler, et pour ce faire, ils l'entreteignent de sa situation, sans songer qu'en faisant cela ils rouvrent une plaie, ou l'agrandissent. Et après avoir rendu ce beau service au malheureux, ils l'abandonnent à son sort, et s'en vont, dans la certitude qu'ils lui ont remonté le moral.

Limiet était donc étendu dans son lit. Cette fois, les traits de son visage étaient calmes. — Était-ce là l'effet des consolations de ses amis ? — Il écoutait attentivement tous les bruits du dehors.

Lorsqu'il entendit les pas des chevaux qui s'éloignaient, un sourire, vite réprimé, se joua sur ses lèvres.

Quelques minutes, il resta immobile.

Ensuite, il sonna.

Un serviteur siamois, qui parlait couramment l'Anglais, parut dans le chambre.

— Les chasseurs sont-ils partis ? demanda Limiet.

— Oui, Seigneur.

— Leur retour tardera-t-il ?

— Ils ne reviendront certes pas avant l'après-midi.

— Ne pourraient-ils rentrer plus tôt ?

— Non. Car le Roi a ordonné de préparer un banquet dans le grand pavillon de chasse. Les chasseurs ne seront donc ici que vers le soir.

— Bien.

Le serviteur quitta la pièce.

Limiet se dressa, sauta du lit, et s'élança vers la porte qu'il verrouilla.

Il ne traînait même plus la jambe !

Son pied était-il subitement guéri ?

La vérité était toute autre : Limiet avait joué la comédie. L'accident n'était qu'un expédient, pour l'empêcher de devoir suivre ses amis.

Craignait-il les dangers de la chasse ?

Nullement, car à diverses reprises il était sorti à son honneur de moments plus périlleux.

Non, il avait eut l'idée de ne pas accompagner les chasseurs, en quittant avec Taupin le *Victoria* après leur visite à la pierre précieuse. Petit à petit, cette idée lui était venue.

— Qui possède cette pierre, est immensément riche...

Et je n'ai qu'à étendre la main pour l'avoir...

Il avait voulu chasser cette pensée.

Mais elle revenait avec opiniâtreté, et au plus qu'il se débattait, au plus fort l'obsession devenait.

— Suis-je donc sur le point de devenir fou ? se demanda-t-il. C'est comme un cauchemar qui m'obsède, avec de plus en plus de

force. J'ai toujours été un honnête homme ! A présent, je me sens si vivement sollicité de devenir un voleur ! Mais je puis me maîtriser. Je sais ce que je dois faire et ne pas faire ? Et au surplus, j'ai un gros devoir à remplir. Je dois conduire Jeannot dans les bras de sa mère. En ce cas, j'aurai enfin atteint le but que je recherche si longtemps, et d'ailleurs, je serai riche, car je suis persuadé que la comtesse me donnera une récompense royale... Puis-je donc m'embarquer dans une affaire malhonnête, et d'autre part incertaine, car j'ai neuf chances sur dix d'échouer, et qui, me déshonorera à tout jamais !

Limiet, mon ami, ne t'occupe plus de cela.

Celui qui possède cette pierre est immensément riche...

L'obsession revenait... l'on eut dit que l'esprit du mal l'empêchait de faire un pas. Cela semblait d'ailleurs lui murmurer sans cesse ces mêmes paroles...

Steadily aura soin de mener Jeannot à sa mère...

Il n'y avait pas le moindre doute à cela, en effet.

Limiet pouvait sans trop de remords se décharger de ce devoir.

Mais Taupin, qui actuellement était millionnaire, allait, de nouveau, être un pauvre diable, il perdrait l'entendement, peut-être la vie, si, de nouveau, la pierre allait lui être ravie.

Et ce serait la faute de Limiet !

Non, Non ! Pas cela !

C'est d'une façon décidée qu'il prononça ces paroles.

Mais de nouveau la voix inconnue lui murmura :

— Celui qui possède cette pierre sera immensément riche ..

Taupin, lui même, a volé la pierre... La pierre n'avait en somme pas de véritable propriétaire... Il lui était facile de vendre la pierre et d'envoyer à Taupin un ou deux millions, qui permettraient au domestique de vivre largement...

Pour chaque empêchement, que sa conscience élevait contre le vol, l'esprit mauvais trouvait un argument, et de plus en plus, l'intention de Limiet se précisa, et il se résolut enfin, de concession en concession, à voler le diamant.

Il ne put fermer l'œil de la nuit. Lorsqu'il ferma enfin les yeux, vers l'aube, son destin était fixé. Il volerait.

Le mal avait vaincu.

Et voilà pourquoi il fit une chute dans l'escalier, et se foula le pied pour... ne pas devoir être de la partie de chasse.

Dès le départ du domestique, et après avoir verrouillé la porte, Limiet se mit à s'habiller fiévreusement. Il lui fallait à présent tâcher de quitter, sans être vu, le palais du ministre.

— Inutile ! l'on peu parfaitement te voir ! soufflait le mauvais esprit. Tous les camarades sont loin d'ici ! Nul ne t'empêchera de

sortir.

Traine un peu la jambe, pour ne pas trop attirer l'attention, et va immédiatement à bord.

Il n'y avait rien à objecter à cela...

Limiet prit une canne, et, respectueusement salué par les fonctionnaires et les domestiques, il descendit l'escalier et sortit du palais.

Il se rendit à l'endroit où était amarrée la chaloupe du *Victoria*. Son plan était arrêté.

Il allait prendre le diamant, et s'enfuir vers les Indes, où, de longs mois, il se cacherait dans un lieu inconnu encore.

Dès qu'il aurait la certitude du départ, pour l'Europe, de ses anciens amis, il se rendrait en Chine, où, sans doute, il trouverait le moyen de vendre la pierre.

Les circonstances dicteraient la conduite qu'il observerait ensuite.

Limiet n'entendait plus de tout les tiraillements de sa conscience.

Il était aussi paisible que s'il allait accomplir une bonne action.

Pourtant, cet homme avait toujours été foncièrement honnête, et jamais il n'avait prêté la main à une manœuvre suspects.

Il ne serait jamais devenu un voleur, s'il ne s'était pas agi d'une pareille somme.

Des millions ! Cela lui avait fait perdre la tête.

Celui qui refuserait quelque chose, au prix de cent mille francs, marchera pour deux cent mille francs. Celui qui refuse un million, en acceptera deux.

Tout dépend du prix que l'on veut y mettre, a dit Richelieu.

C'est là une grande vérité.

Limiet s'en apercevait à présent.

Il parvint à bord du navire.

Il ne se rendit pas dans la cabine de *Steadily*, mais dans la sienne propre.

Il se laissa tomber sur une chaise, car ses jambes étaient de plomb et semblaient lui refuser tout service.

La sueur froide lui perlait aux tempes.

Au dernier moment, au moment décisif, il hésitait encore.

Mais l'esprit du mal veillait..., et après quelques moments de réflexion, Limiet se redressa, s'écriant :

— Il le faut...

Il se rendit dans la cabine du lord.

Au moment où il voulait s'emparer de la pierre, une idée lui vint brusquement, qui devait lui inspirer de la satisfaction, car son regard s'éclaira soudain.

Il rétablit le lit dans sa position primitive, et sonna.

Un matelot parut.

— Le capitaine est-il à bord ?

— Oui, monsieur.

— Et l'équipage, est-il au complet ?

— Parfaitement, monsieur, car Monsieur Steadily a donné l'ordre d'être prêts à partir au premier signal.

— Parfait. Demandez au capitaine de venir ici.

— J'y vais, monsieur.

Quelques secondes après, le commandant du *Victoria* se trouvait devant Limiet.

Celui-ci lui tendit la main.

— Asseyez-vous, lui dit-il, et écoutez-moi bien.

— Je vous écoute, répondit le capitaine.

— Avez-vous beaucoup d'affection pour lord Steadily ?

Le commandant le regarda d'un air stupéfait.

— Que voulez-vous dire ?

— Si vous vous sentez du dévouement pour sa personne ?

— Question singulière ? C'est le propriétaire du *Victoria* ! Il me paie largement, je suis donc son serviteur.

— Vous n'avez pas d'affection personnelle pour lui ?

— Je le connais à peine, et nos relations se bornent aux particularités du voyage. Il y a des jours que je ne vois pas même le lord.

— En ce cas, si le *Victoria* venait à changer de propriétaire, vous seriez dévoué à son nouveau propriétaire ?

— Dévoué ? Non ! Je suivrais ponctuellement et fidèlement ses ordres.

— C'est ce que je désirais savoir. Je suis le nouveau propriétaire du *Victoria*.

— Ah ? Mes félicitations, monsieur. C'est un beau et bon bâtiment, qui a fait ses preuves.

— Il faut partir à l'instant même.

— Hein ? Et vers où ?

— Vers Calcutta.

— Et le lord et ses amis ? Restent-ils à Bangkok ?

Limiet s'attendait à cette question.

— Nullement. Mais j'ai des affaires à Calcutta. Dès que je serai débarqué, vous rentrerez à Bangkok pour chercher les autres. Vous revenez de nouveau à Calcutta, et de là, nous rentrons en Europe.

— Parfaitement, fut la réponse.

— Que vous payait le lord ? J'ai oublié de le lui demander.

— Mille francs par mois.

— Je vous en donnerai deux mille, si vous vous hâtez, et ce jusqu'à notre arrivée à Londres.

— Je vous remercie d'avance, répondit le capitaine. Dans une

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
